

Totémisme et méthode comparative / A. van Gennep.

Contributors

Gennep, Arnold van, 1873-1957.

Publication/Creation

Paris : Ernest Leroux, 1908.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/pr8gfst>



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

à M. Jéroux
Hommage de l'auteur
Arago

62114

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE
DE
L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. RENÉ DUSSAUD ET PAUL ALPHANDÉRY

AVEC LE CONCOURS DE

MM. E. AMÉLINEAU, A. BARTH, R. BASSET, A. BOUCHÉ-LECLERCQ, J.-B. CHABOT, E. CHAVANNES, E. DE FAYE, G. FOUCART, A. FOUCHER, COMTE GOBLET D'ALVIELLA, I. GOLDZIHNER, L. LÉGER, ISRAËL LÉVI, SYLVAIN LÉVI, G. MASPERO, ED. MONTET, P. OLTRAMARE, F. PICAVET, C. PIEPENBRING, M. REVON, J. TOUTAIN, ETC.

A. VAN GENNEP

TOTÉMISME ET MÉTHODE COMPARATIVE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

1908

O xv a

20/

TOTÉMISME ET MÉTHODE COMPARATIVE

TOTÉMISME ET MÉTHODE COMPARATIVE

C'est une loi générale du langage, que le sens d'un mot tend à devenir plus vague à mesure que ce mot, d'abord usité dans un groupement restreint, passe dans des milieux de plus en plus vastes. Souvent le mot acquiert ainsi deux sens qui s'imbriquent, l'un étroit et précis, l'autre large et confus. Les mots de *tabou* et de *totem* n'ont pas échappé à la règle. Originaires, l'un de l'Amérique du Nord, l'autre de l'Océanie, ils se sont successivement déformés, quant à leur sens, en passant dans la littérature ethnographique d'abord, puis, récemment, dans le langage scientifique et général.

Il ne me vient donc pas à l'idée de reprocher aux journalistes, aux romanciers, aux critiques littéraires, aux voyageurs amateurs d'attribuer à ces mots des sens variés, parfois contradictoires. Mais il convient par contre que ni les ethnographes, ni les historiens des religions ne se laissent entraîner par une tendance ambiante à ne plus attribuer à *tabou* et à *totem* qu'un sens imprécis. Si l'on veut que notre terminologie garde une valeur de classification, ce ne peut être qu'en s'en tenant à l'acception spéciale des termes utilisés.

Or, si l'on compare à cet effet un certain nombre de publications récentes, on est conduit à se demander s'il vaut vraiment la peine d'écrire des livres, des articles et des analyses critiques dans le but de déterminer les notions et la terminologie hiérolologiques. Si encore les éléments d'information étaient rares, ou d'un accès difficile, on s'expliquerait que des savants adonnés à des spécialités éloignées se trompent sur le sens qu'il convient d'attribuer à des mots couramment employés dans une autre discipline spéciale. Tel n'est pas le cas : en France, la *Revue de l'Histoire des Religions* et la *Revue des Traditions Populaires*, l'*Année Sociologique* et plus

récemment la *Revue des Études Ethnographiques et Sociologiques* ont consacré assez de pages au tabou et au totémisme pour qu'apparaissent comme proprement étranges les déformations que, de plus en plus, on fait subir au sens de ces mots.

Un article récent de M. Toutain¹ fournit comme à point nommé l'occasion d'exposer le genre de déformations dont il s'agit, de préciser l'attitude des ethnographes en présence des problèmes qui se rattachent au tabou et au totémisme, d'indiquer brièvement où l'on en est actuellement en cette matière, et de marquer le désaccord théorique et méthodologique qui sépare, et séparera toujours davantage, les partisans de la méthode comparative de ceux de plus en plus rares chaque jour de la méthode purement historique.

Je garderai, dans cette exposition (qui n'a nulle prétention à être complète mais seulement à donner des bases stables pour la recherche ultérieure) l'ordre suivi par M. Toutain, qui est allé du particulier au général, de M. Renel au totémisme et de là à la méthode comparative.

I

Il importe en effet de dégager dès l'abord l'école ethnographique et l'école sociologique du discrédit où les voudrait jeter M. Toutain. Lorsque parut le livre où M. Renel² tentait, par une étude du culte des enseignes à Rome et dans l'Italie en général, de relever systématiquement des traces de totémisme chez les Italiotes, j'en publiai une longue analyse critique³ dont je rétracte aujourd'hui le passage sur *les totémismes*, mais dont je maintiens le sens général. Je faisais

1) J. Toutain, *L'histoire des religions et le totémisme, à propos d'un livre récent*, R. H. R., 1908, t. LVII, pp. 333-354.

2) Ch. Renel, *Cultes militaires de Rome*, t. I, *les Enseignes*, Paris et Lyon, 1903.

3) A. van Gennep, *Totémisme et culte des enseignes à Rome*, Rev. Trad. Pop., août-sept. 1904, pp. 321-327.

remarquer à M. Renel qu'il n'avait oublié qu'une chose, c'était de définir le totémisme, et que nos connaissances avaient progressé depuis *le Totémisme* de Frazer (1887); je lui reprochais de croire démontrés le totémisme égyptien ou le totémisme européen moderne et enfin d'avoir simplifié un système compliqué au point de l'identifier avec quelques pratiques isolées (culte des enseignes, etc.). Ce compte-rendu trouve son parallèle dans celui que Mauss fit du livre de Renel dans l'*Année Sociologique*¹. Enfin notre attitude fut encore la même à Mauss (comme à Huber)² et à moi³ à l'égard des théories de M. Salomon Reinach sur le totémisme des Celtes⁴.

Certes, je n'aurais par cru utile de rappeler ces détails, n'était précisément que M. Toutain a beau jeu de s'en prendre, vers le milieu de 1908, à des publications : 1° qui datent l'une de 1903 et l'autre de 1900; 2° et qui sont à tel point des exemples d'une application exagérée et apriorique de la « théorie totémique » comme dit M. Toutain, que ceux d'entre les ethnographes français qui connaissaient les difficultés du problème se crurent tenus de protester, — protestation que M. Toutain passe sous silence. En somme, les positions occupées par M. Renel et M. S. Reinach étaient d'une conquête vraiment trop facile, alors surtout que des brèches y avaient été déjà pratiquées. De même, M. Toutain a beau jeu de s'en prendre à M. Jevons⁵, qui n'a jamais été ethnographe, mais confrère de M. Toutain puisque « classique » comme lui, et dont le livre avait été soumis par L. Marillier⁶ et par E. B. Tylor⁷ à une analyse critique pénétrante. Ici

1) Marcel Mauss, in *Année Sociologique*, t. VIII (1905), pp. 238-240.

2) Cf. la collection de l'*Année Sociologique* (10 vol., Alcan), à l'index des noms d'auteurs, s. v. Reinach (S.).

3) *Notes sur le totémisme*, *Revue des Idées* du 15 août 1905.

4) Salomon Reinach, *Les survivances du totémisme chez les anciens Celtes*, *Revue Celtique*, 1900 et *Cultes, mythes et religions*, t. I, 1905, pp. 30-78.

5) F. B. Jevons, *Introduction to the history of religion*, Londres, 1896.

6) L. Marillier, *La place du totémisme dans l'évolution religieuse*, *R. H. R.*, 1897, t. XXXVI et 1898, t. XXXVII.

7) E. B. Tylor, *Journ. Anthropol. Inst.*, t. XVIII (1899), pp. 138-148.

encore on notera que les théories unilatérales et forcées de Jevons n'ont jamais été regardées par les ethnographes que comme un bel exemple de systématisation à outrance; la réponse de Jevons à Marillier¹ n'a presque rien modifié, sinon sur quelques points de détail. Et je terminerais volontiers ici cette rectification, n'était que M. Toutain a pris texte de sa victoire présumée pour s'attaquer d'abord à ce qu'il nomme la « théorie totémique », puis à la méthode comparative en général.

II

La hardiesse des hypothèses n'a rien d'effrayant, pourvu que l'auteur soit de bonne foi dans sa documentation comme dans l'expression de ses tendances personnelles. Or tel a été le cas, non seulement des deux auteurs critiqués, mais encore de bien d'autres auxquels la science des religions doit de s'être renouvelée.

Si M. Renel a tenté de dégager le totémisme italique, M. Gomme² et S. Reinach celui des Celtes anciens, le totémisme sémitique ancien et arabe a été étudié par Robertson Smith³ (critiqué par J. Jacobs⁴, le P. Zapletal⁵), celui des Grecs anciens a fait l'objet des recherches de M. Lang⁶, de M. Fra-

1) F. B. Jevons, *The place of totemism in the evolution of religion*, *Folk-Lore*, t. X (1899), pp. 369-383.

2) G. L. Gomme, *Archæological Review*, t. III, pp. 217-242 et 350-375, et récemment avec plus de prudence, *Folk-Lore as an historical science*, Londres, 1908, p. 209-210.

3) Rob. Smith, *Kinship and marriage in early Arabia*, 1^{re} éd. 1885, 2^e éd. augmentée par l'auteur, I. Goldziher et St. Cook, Londres, 1907 et *The religion of the Semites*, passim.

4) J. Jacobs, *Are there totem-clans in the Old Testament*, *Arch. Rev.*, t. III, pp. 144-164.

5) Zapletal, *Der Totemismus und die Religion Israels*, Fribourg, 1901 contre le totémisme s'élève aussi le P. Lagrange, *Études sur les religions sémitiques*, Paris, 2^e éd., 1906. — Cf. Frazer, *Adonis, Atis, Osiris*, 2^e éd., Londres 1907, pour tout le monde oriental ancien.

6) Andrew Lang, *Mythes, cultes et religions*, Paris, 1898; *Homer and his age*, Londres, 1906.

zer¹, de M. Farnell², de M. de Visser³; enfin M. Loret et M. Amélineau ont cherché le totémisme égyptien. Je ne cite ici que quelques noms et quelques œuvres, celles qui présentent une portée générale. Bien d'autres ethnographes ou historiens ont étudié des points de détail, et le résultat de tout ce travail a été d'imposer aux historiens proprement dits une attitude personnelle vis-à-vis de questions qu'ils affectaient d'ignorer. En sorte que les auteurs de manuels consacrés à l'une ou à l'autre des religions ou des civilisations de l'antiquité classique ou orientale ne peuvent plus, *volens nolens*, passer sous silence la « théorie totémique ». Les uns l'admettent, les autres la rejettent, avec ou sans discussion, avec ou sans preuves.

La vie, et par suite la science, peut tirer autant de profit, pour son développement, de l'erreur que de la vérité, car la discussion et la controverse entraînent à des enquêtes et à des théories nouvelles. Une seule chose est nuisible : la stagnation. Par leurs exagérations mêmes, les savants cités ont donc mérité quelque reconnaissance, puisqu'ils marquent l'un des pôles de cette oscillation des tendances dont les partisans exclusifs de la méthode historique occupent volontairement l'autre.

L'attitude de recherche a au moins sur l'attitude d'abstention cette supériorité, d'exiger plus de connaissances, plus de persévérance, plus de force intellectuelle : plus de vitalité en un mot. L'on admettra malaisément que les savants cités aient entrepris des enquêtes aussi difficiles et aussi longues que celles qui font l'objet de leurs livres par simple obéissance à une « mode scientifique ». Qu'il y ait en science des « modes », ou si l'on préfère des courants collec-

1) J. G. Frazer, *The Golden Bough; the early history of the kingship* (Londres, 1905), et son édition de Pausanias, avec notes comparatives.

2) Farnell, *The Cults of the greek states*, 4 vol., Oxford; cf. encore les publications de Miss Harrison, de M. Cook, etc.

3) De Visser, *De Græcorum diis non referentibus speciem humanam*, Leyde, 1902.

tifs, cela est évident. O. Stoll a signalé l'influence générale sur les savants, au XVIII^e siècle, de l'idée qu'on se faisait de la Nature ; il a montré aussi le rôle qu'a joué la suggestion dans l'histoire de la Théorie des Glaciers¹ ; de même, l'historique de la « Question d'Homère » fournit des exemples fort nets de soumission des savants à des tendances ambiantes d'interprétation². Mais cela ne saurait être un argument contre la « théorie totémique » ni contre la « méthode comparative », car il serait facile de le retourner contre les partisans irréductibles de la méthode historique.

Le bien-fondé des méthodes modernes s'affirmera au fur et à mesure qu'on appliquera à plus de questions, et plus importantes, la méthode comparative et les théories explicatives qu'elle suggère, telle l'interprétation d'un certain nombre de faits de zoolâtrie par le totémisme. Il n'est point de progrès scientifique sans systématisation : le mérite des savants énumérés est d'avoir repris des faits connus mais inexpliqués, de les avoir considérés sous un angle jusque là insoupçonné, de les avoir classés conformément à cette orientation nouvelle, de les avoir éclairés les uns par les autres alors qu'on les considérait naguère isolément, et d'avoir présenté sous une forme plus ou moins frappante, affirmative, selon le tempérament de chacun, un essai d'explication. Comme il n'y a jamais de solution définitive, rien d'étonnant à ce que nombre d'interprétations et d'hypothèses de Rob. Smith, Frazer, etc. aient dû être ensuite rejetées. Mais il n'y a pas là de quoi triompher. Qui ne risque n'a rien : et la méthode historique n'ayant jamais rien risqué n'aura pas, de la postérité, fût-ce une parcelle de la reconnaissance que nous avons aujourd'hui même pour des théories périmées, pour l'école mythologique à la Max Müller par exemple, et qu'on

1) O. Stoll, *Suggestion und Hypnotismus in der Völkerpsychologie*, 2^e éd., Leipzig, 1904, pp. 671-684.

2) A. van Gennep, *La question d'Homère*, *Revue des Idées*, 1907, pp. 59-124 (1 vol. sous presse, suivi d'une bibliographie critique et raisonnée par Ad. J. Reinach, coll. *Les Hommes et les Idées*, Soc. du Mercure de France).

aura plus tard pour l'école anthropologique ou pour l'école sociologique.

Actuellement, ni le totémisme grec, ni le totémisme celtique, italique, égyptien, sémitique ou arabe ne sont démontrés, soit : mais toutes les critiques qu'on a pu faire de la « théorie totémique » n'ont jamais porté que sur des faits de détail, ou bien n'ont été formulées qu'en termes vagues ; et surtout on n'a pu lui opposer une autre explication générale. Le fait que des savants comme ceux dont les noms précèdent ne sont pas arrivés à des solutions définitives prouve seulement que les fameux documents « historiques » sont d'une insuffisance désolante, au point qu'on ne peut se prononcer ni dans un sens ni dans l'autre. Tout esprit non prévenu reconnaîtra qu'en ethnographie nous possédons des moyens d'investigation et de contrôle incomparablement meilleurs. Si les ethnographes anciens, comme Pausanias, Hérodote, Lucien, Strabon et tant d'autres — ce furent bien des ethnographes, puisqu'ils observèrent et étudièrent leurs *contemporains* — avaient pu entreprendre leurs enquêtes munis d'une méthode comparable à celle des Spencer et Gillen, des Von den Steinen, des Ehrenreich, des Boas, des A. C. Haddon, etc., ils nous auraient renseignés sur les faits caractéristiques au lieu d'encombrer leurs ouvrages d'un fatras aussi peu digne de confiance que celui qui discrédite les livres de la plupart des missionnaires, globe-trotters, fonctionnaires coloniaux, etc. modernes. C'est pourquoi je ne ferai nul mérite aux « historiens » d'une « prudence » qui leur est imposée par la nature même des documents dont ils se servent exclusivement.

« N'est-il pas remarquable, se demande M. Toutain, que l'exégèse fondée sur le totémisme ait été surtout admise et pratiquée par des philologues, des littérateurs et des philosophes, critiquée surtout par des historiens ? ». Nullement : ce serait, si c'était vrai, parfaitement naturel. Il y a peu de spécialistes aussi spécialisés que les historiens, notamment les historiens de l'antiquité classique. Pour contrôler leurs

dières, il faut s'être assimilé toutes sortes de langues et de connaissances ardues, s'être entraîné au déchiffrement des inscriptions, à l'interprétation des symboles et des figures monétaires; ils forment comme une aristocratie dans le monde scientifique. Et vous voudriez que de gaieté de cœur ils sortent de leur demeure confortable pour risquer ce qu'ils nommeront des aventures !

Si c'était vrai : or, c'est faux. Philologues, littérateurs et philosophes, dit M. Toutain. J'ai cité assez de noms déjà au début de cet article et je prie seulement le lecteur de vouloir bien chercher dans laquelle de ces trois catégories rentrent les auteurs nommés. Je crois que le cas de M. Lang, à la fois critique d'art et critique littéraire, spécialiste pour la question d'Homère, poète, nouvelliste, essayiste, ethnographe, historien des religions a, par la richesse intellectuelle qu'une telle activité exige, hypnotisé et effaré M. Toutain. La plupart des autres sont, sinon des historiens proprement dits, du moins soit des historiens des religions, soit des historiens de la civilisation. Et précisément, si le totémisme se trouve en mauvaise posture, c'est aux savants trop « historiens » encore, comme MM. Jevons, Renel, S. Reinach, Loret, Amélineau qu'on le doit, car ce sont eux qui, ayant découvert un beau jour *Le Totémisme* de Frazer et l'ethnographie, en ont agi avec ces faits nouveaux pour eux comme avec des « documents historiques ». Ils ont transporté en bloc dans leur domaine d'études tout un ensemble de faits comme s'ils eussent été *morts* : et ce sont des faits *vivants*. Dans l'intervalle, la documentation et la théorie du totémisme ont évolué, très rapidement même ; et sans qu'ils s'en pussent douter, ces savants ont pris pour bases des erreurs reconnues déjà pour telles par les ethnographes eux-mêmes.

Ayant rendu justice à l'utilité générale des travaux cités, je me sens à l'aise pour déplorer le sans-gêne avec lequel on y a transposé les faits et les théories ethnographiques. Comme il a été question déjà de M. Renel et de M. S. Rei-

nach, et qu'il ne s'agit ici en définitive que des savants français, il me faut examiner d'un peu près quelques travaux récents sur le totémisme égyptien. Dès 1886, Le Page Renouf se demandait si le lièvre était un totem chez les Égyptiens¹ et, depuis, cette question a été posée de divers côtés à propos d'autres animaux sacrés. Mais les seuls essais d'examen complet et systématique du problème sont récents, et dus l'un à M. V. Loret², l'autre à M. Amélineau.

Malheureusement M. Loret suppose résolues toutes sortes de questions fondamentales, sur lesquelles on n'est pas fixé encore pour les populations actuellement totémistes, comme la question du rapport entre le totem et l'emblème totémique (soit peint ou tatoué, soit sous forme d'enseigne, ou

1) Cf. A. Lang, *Mythes, Cultes et Religions*, p. 653 et suiv. Je n'ai pas à faire ici l'historique des théories sur le totémisme égyptien. On remarquera que J. G. Frazer a toujours été très prudent en cette matière; de même Capart, *Le totémisme* (Conf. à la Soc. Belge de Sociol., oct. 1902, p. 25 du tir. à part du *Bulletin*, 1905) et *Bull. crit. des rel. de l'Égypte*, R. H. R. 1905, t. LI, p. 238; 1906, t. LIII, pp. 311-314, t. LIV, p. 10; Fl. Petrie, *The religion of ancient Egyptians*, Lo. 1906, pp. 20-27; etc.

2) V. Loret, *Les enseignes militaires des tribus et les symboles hiéroglyphiques des divinités*, *Revue Égyptologique*, t. X (1902), p. 94-101; *Horus le Faucon*, extr. (24 p., Picard), du *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, t. III (1903); *L'Égypte au temps du totémisme*, in *Confér. du Musée Guimet*, t. XIX (1906), pp. 151-221. Dans ces mémoires, M. Loret croit démontrée l'identité des groupements constitués par les « Horiens-Faucons » et les « Compagnons d'Horus » avec des groupements totémiques, ceci simplement parce que leurs enseignes militaires étaient surmontées d'animaux dont le nom désignait en même temps le chef militaire. Je ne connais aucun parallèle moderne de cet ordre. A propos du « clan Horus-Faucon », venu, suivant M. Loret, d'Arabie, je signale que Robertson Smith n'a pas rencontré chez les Arabes antéislamiques ni modernes (cf. la liste des pp. 223-235 de *Kinship and marriage*, nouv. éd.) de groupements dénommés d'après des oiseaux de proie, aigle, faucon, épervier, etc.; comme les inscriptions de l'Arabie méridionale ont été utilisées dans cette nouvelle édition, ce fait mérite au moins d'être pris en considération, sans pourtant qu'on en puisse tirer un argument essentiel contre les théories de M. Loret. Ce que je sais des enseignes musulmanes (grâce à mon cousin van Vloten) et des enseignes turco-mongoles ne me fournit rien ni pour ni contre une interprétation totémique, mais, ajouté au fait masai cité plus loin, me porte à croire que les groupements « horiens » n'étaient que des groupements militaires existant à l'intérieur d'autres groupements, clans ou tribus.

de poteau totémique, *totem-post*, etc.)¹; telle encore la question de la signification géographique ou non de la répartition en groupes totémiques (cf. les *totems locaux* des Australiens centraux, etc.).

On ne peut donc suivre M. Loret quand il rattache par un lien génétique l'insigne du *nome* (division territoriale) à l'insigne protecteur de *village* (unité politique, administrative ou économique) et tous deux à l'insigne qu'il appelle *attribut ethnique*, et qu'il ajoute : « Nous allons constater en passant de l'époque prédynastique à la période pharaonique l'existence de l'insigne-membre-du-clan et protecteur-du-clan »² faisant intervenir ainsi une notion nouvelle, celle du *clan*, groupement de gens apparentés, unité à base de parenté.

On trouvera plus loin énumérés ce que je nomme les *principes* du totémisme et l'on verra que cette notion de parenté, tant physique que sociale, est à la base même du totémisme, et que par suite elle devrait se constater aux débuts de la période prédynastique, mais non pas apparaître à la période pharaonique. D'autre part, jusqu'à preuve du contraire, on est obligé de reconnaître que le groupement totémique (ou *clan* totémique) est indépendant de l'unité territoriale, laquelle se désigne du mot de *tribu*. Les groupes totémiques passent, pour ainsi dire, à travers les tribus, en sorte que chaque individu appartient à la fois à deux types de groupement indépendants l'un de l'autre. Soit, schématiquement, quatre tribus A, B, C, D; les membres de chacune de ces tribus se répartissent³ dans six groupes totémiques, *a, b, c, d, e,*

1) Je ne saurais admettre l'opinion de Mauss, *Année Sociologique*, t. VIII, 1905, p. 242, que « dans la notion du totem, celle de dieu, d'enseigne, de nom, de blason sont indissolublement unies » : ce cas ne se rencontre que chez quelques populations de l'Amérique du Nord (de la Colombie Britannique surtout), ni le blason ni l'enseigne n'existant chez les Australiens par exemple.

2) *L'Égypte au temps du totémisme*, pp. 175-176.

3) C'est là un cas théorique; d'ordinaire un même groupe totémique n'est pas représenté dans chaque tribu, répartition qui dépend entre autres de la flore, de la faune, etc. locales, ou de migrations.

f, de telle sorte que le groupe totémique *a* se retrouve à la fois dans A, B, C, D, tous les membres de *a* se considérant comme apparentés, bien que divisés territorialement et politiquement, ce qui peut s'exprimer par le tableau suivant :

A	B	C	D
<i>a</i>	<i>a</i>	<i>a</i>	<i>a</i>
<i>b</i>	<i>b</i>	<i>b</i>	<i>b</i>
<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>
<i>d</i>	<i>d</i>	<i>d</i>	<i>d</i>
<i>e</i>	<i>e</i>	<i>e</i>	<i>e</i>
<i>f</i>	<i>f</i>	<i>f</i>	<i>f</i>

répartition qui se comprendra mieux si l'on suppose qu'en France les membres de six familles, Dugenêt, Duchêne, Dufrêne, Dubœuf, Ducerf et Dulac soient répartis entre quatre communes (unité administrative et territoriale) A, B, C, D, chaque Dufrêne se reconnaissant comme apparenté à tous les Dufrêne de quelque commune que ce soit par son nom et la tradition généalogique. Dans le cas supposé, c'est ce nom de Dufrêne qui sera le signe de la parenté, et non pas l'étendard (par exemple du saint patron) de la commune; en admettant que chacune des six familles possède aussi son étendard propre, cet étendard ne pourra être celui de la commune que si cette commune n'est habitée que par l'une des familles seulement. Et nous voici placés devant un problème dont M. Loret n'a pas soupçonné l'existence, mais qui a passionné ceux qui se sont occupés de la formation des villages en pays germaniques et slaves : le village est-il antérieur ou non au groupement des apparentés, c'est-à-dire au clan? De la réponse qu'il convient de faire sur ce point pour l'Égypte des débuts dépend partiellement la validité de l'hypothèse de M. Loret.

La manière dont il confond les termes ethnographiques fait qu'on est pris de suspicion lorsque, brusquement, il nous affirme que « l'oiseau Hor (faucon) était le totem d'un *clan* »

et que « ce clan du Faucon, et ses trois alliés, le clan du Chien noir, le clan de la Tresse et le clan de l'Ibis constituent... les compagnons du Faucon »¹. S'agit-il vraiment de clans, c'est-à-dire de groupements d'apparentés, ou de tribus, ou de compagnies guerrières, ou de classes d'âge? Et comment se fait-il que c'est l'insigne-nom ou protecteur-de-village qui devienne l'insigne de *clan*, alors qu'on s'attendrait plutôt à une évolution en sens inverse? Ici encore M. Loret nous laisse dans l'indécision. Le plus grave reproche enfin que je ferai à M. Loret, c'est d'avoir choisi, parmi tous les sens du mot *totem*, celui-là seul qui convenait à son hypothèse, et d'avoir ainsi lancé M. Renel dans une fausse voie. « Le totem, dit-il², est avant tout un attribut ethnique, la marque extérieure, l'insigne du clan. » Je prie de consulter le petit livre de Frazer sur *Le Totémisme*, où l'on verra que le totem est bien autre chose : c'est une divinité protectrice du clan, une divinité non pas individuelle mais collective, une espèce animale ou végétale, ou encore une classe d'objets; la « marque » est aussi peu le totem, que le signe de croix la Trinité chrétienne. Il suit de ce qui précède que les travaux de M. Loret ont eu le mérite de poser des questions intéressantes, mais non de les résoudre. Du moins a-t-il fait preuve de science et de rectitude intellectuelle³.

1) *Loc. cit.*, p. 178.

2) *Ibid.*, p. 176.

3) Tout le reste du mémoire de M. Loret se fonde sur cette utilisation arbitraire des mots *totem*, *clan* et *ethnique*. A mon sens, il s'agit nettement d'enseignes militaires douées d'une puissance magico-religieuse protectrice nullement totémique, mais symbolisant le lien spécial que crée l'appartenance à une même unité de combat. Comme parallèle moderne prouvant la possibilité de cette interprétation, je citerai celui des Wadschagga et des Masaï de l'Afrique Orientale. Les hommes sont tous répartis en un certain nombre de classes d'âge, dont celle des guerriers, elle-même subdivisée en sections de combats recrutées par générations. Chaque section a des marques signalétiques qui lui sont propres et en font reconnaître les membres dans le combat et dans la vie quotidienne. Les signes sont dessinés sur les boucliers, qui portent encore d'autres signes indiquant la tribu, le clan, la famille, les prouesses etc. de l'individu; la différenciation s'obtient en outre par des couleurs (noir, rouge ou gris) (cf.

J'en viens à M. Amélineau. Dans un premier mémoire¹ il commença par juxtaposer une dizaine de faits africains d'ophiolâtrie, où il reconnut aussitôt du totémisme ; mais déjà le totémisme était pour M. Amélineau quelque chose d'assez élastique² : « Il est donc bien avéré maintenant que du nord au sud de l'Afrique... les populations indigènes ou musulmanes de nom ont encore actuellement conservé les croyances invétérées qui leur font regarder les serpents comme leurs *totems* patronymiques, comme les animaux qui vont animer les esprits de leurs ancêtres après la mort, comme les protecteurs de leurs tribus, de leurs villages ou simplement de leurs maisons ». Pourquoi j'appelle cette interprétation du mot totémisme élastique, c'est ce qu'on verra en comparant à ce passage celui où j'énumère les *principes* du totémisme. Ayant englobé sous le mot de totémisme toutes les formes et toutes les nuances de la zoolâtrie et de la thériolâtrie, il lui est aisé de découvrir du totémisme dans l'Égypte ancienne. C'est ainsi qu'il édifie sur les titres (taureau, roseau, épervier, etc.), du Pharaon toute une théorie suivant laquelle le Pharaon aurait revêtu en sa personne les totems différents de ceux qu'il avait vaincus, mais à laquelle manque tout semblant de preuve. Et il ajoute : « Comme les données totémiques que renferme le protocole des Pharaons ne nous sont connues qu'à une époque à laquelle une grande partie de

mon mémoire sur l'*Héraldisation de la marque de propriété*, etc., p. 18 et pl. en coul. et pour les détails, Merker, *Rechtsverhältnisse und Sitten der Wadshagga*, *Pet. Mitteil.*, n° 138, et *Die Masai*, Berlin, 1904). Il faudrait, je pense, remplacer partout dans le mémoire de M. Loret, *clan* par *section de combat* et *totem* par *enseigne protectrice*, au moins provisoirement. On regrettera que le ton affirmatif de M. Loret ait suffi à convaincre M. Amélineau et M. Ad. J.-Reinach, *L'Égypte préhistorique*, Paris, éd. de la *Revue des Idées*, 1908, pp. 16-20. Si M. Reinach a bien vu que le totémisme est partiellement une forme de zoolâtrie, comme il sera dit plus loin, il a par contre abusé d'un terme qu'il faut bannir de la terminologie hiérolologique, celui de *fétichisme*.

1) *Du rôle des serpents dans les croyances religieuses de l'Égypte*, R. H. R., 1905, t. LI, pp. 335-360 et t. LII, pp. 1-32.

2) *Loc. cit.*, pp. 345-346.

l'évolution ayant le *totem* pour point de départ avait eu lieu, nous ne trouvons plus l'idée de totem franchement énoncée, mais nous trouvons l'étape suivante de l'évolution totémique très explicitement indiquée, je veux dire celle où le *totem*, s'il n'est plus regardé comme l'emblème de la tribu, du village, de la famille ou du particulier, est toujours considéré comme le protecteur du particulier, de la famille, du village, de la tribu, du royaume tout entier ». On reconnaît l'influence, non indiquée, de M. Loret, dans cette théorie qui fait du totem d'abord un emblème, puis, plus tard, un protecteur, alors que les deux notions peuvent être contemporaines, mais que la seconde est en tout cas la seule essentielle; et dans ce point de vue qui reconnaît comme admise, définitivement prouvée, l'existence du totémisme dans l'Égypte prédynastique et des premières dynasties. Quant à la confusion de sens commise, dans les deux passages cités, elle étonne de la part d'un savant qui, s'il n'a pas consulté *Le Totémisme* de Frazer, a utilisé, puisqu'il le cite à plusieurs reprises, un livre où j'ai exposé, avec une prudence que quelques critiques m'ont presque reprochée (N. W. Thomas, S. Hartland, H. Huber, etc.), les règles qu'il fallait s'imposer pour reconnaître si certaines catégories d'interdictions et de rites positifs malgaches pouvaient ou non être qualifiés de totémiques¹ et où je discutais l'essai de systématisation tenté pour les Bantous méridionaux par H. Sidney Hartland. Il est remarquable, d'ailleurs, que tout le reste du travail de M. Amélineau ne fournit pas un seul argument en faveur du caractère totémique du serpent dans l'Égypte ancienne, fait dont l'auteur a dû avoir conscience puisqu'il ne reparle plus, dans la suite, du totémisme.

Mais il en parle souvent dans ses *Prolégomènes*², où se reconnaît davantage encore l'influence de M. Loret³. Je ne

1) Cf. *Tab. Tot. Mad.*, chap. XVII : Totémisme, réincarnation et zoolâtrie.

2) E. Amélineau, *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne, essai sur la mythologie de l'Égypte*, Bibl. Écc. H. E. Sc. Rel. T. XXI, Leroux, 1908.

3) Apprécié sans aucune indulgence p. 197. Cette influence se marque dans

saurois discuter dans le détail toutes les interprétations nouvelles proposées par M. Amélineau dans un livre qui témoigne, non seulement de recherches étendues, mais d'une tendance personnelle à proposer des points de vue et des théories présentant quelque caractère d'indépendance vis-à-vis des idées reçues. Débarrassé de sa phraséologie, le chapitre introductif, qui traite « de la méthode à suivre dans l'étude de la religion égyptienne » témoigne d'une orientation générale à laquelle les ethnographes ne peuvent qu'applaudir¹. Aussi constateront-ils avec d'autant plus de regret que M. Amélineau ait d'une part admis comme démontrées plusieurs théories qui ne sont encore pour nous qu'à l'état d'hypothèses préliminaires et que, d'autre part, il ait éprouvé le besoin de refondre à son usage personnel le sens de termes qui ne sont employés par les ethnographes eux-mêmes qu'avec le plus de précaution possible.

les deux équations : tribu = clan et totem = enseigne ou symbole ou marque.

1) Orientation dont l'utilité se constate en maints passages du livre, passages où M. Amélineau énumère des parallèles africains modernes à de vieilles coutumes égyptiennes. Cette voie inaugurée par de Brosses, *Du culte des Dieux fétiches ou Parallèle de l'ancienne Religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie*, Paris, 1760, a déjà rendu des services; ainsi M. Maspero fonda une explication des « Forgerons d'Horus » sur leur comparaison avec la caste de forgerons mandingue (Afrique Occidentale). Je crois d'ailleurs que tout égyptologue qui a fait un séjour de quelque durée en Égypte, qui parle l'arabe et qui a le don d'observation directe ne peut faire autrement que de chercher dans des faits modernes, vivants, l'explication de renseignements anciens, morts. C'est ce que prouvent entre autres les *Causeries d'Égypte* (1907) de M. Maspero. Il est évident qu'en dépouillant le *Journal* de l'Institut anthropologique de Londres et *Man*, puis le *Journal* de l'African Society, la *Zeitschrift für Ethnologie, Globus*, et des monographies allemandes et anglaises, M. Amélineau aurait pu quadrupler le nombre des parallèles modernes à des rites, des détails de costume, des points de vue, des croyances etc. de l'Égypte ancienne. Mais l'utilité de cette accumulation eût été contestable, comme l'est, malheureusement, celle des parallèles cités par M. Amélineau : tout ethnographe sait qu'avec un peu de chance il trouvera des parallèles demi-civilisés modernes à n'importe quelle coutume ou croyances antiques. Ce qui importe, c'est que le parallèle soit emprunté à une forme de civilisation moderne réellement comparable à la civilisation ancienne dont le fait à élucider est l'un des éléments.

A partir de la page 49 il emploie les expressions « période totémique, croyances totémistes, totem » dans un sens qui est d'autant plus déconcertant qu'on ne trouve ce qu'il entend par « totémisme » qu'à la page 185 : « J'entends par totémisme, dit M. Amélineau, l'état social dans lequel l'homme, déjà né à la vie consciente, s'interrogeant sur ses origines et n'en sachant pas bien long, réuni dans la vie de famille, de clan, de tribu, s'était imaginé qu'il descendait peut-être d'un animal choisi par lui comme le symbole de la tribu, du clan, de la famille et dont il se servit pour distinguer les membres de sa société à mesure qu'elle se multipliait¹ » ; le respect, la vénération, les tabous ne seraient venus qu'ensuite ; de plus « le totémisme n'était pas seulement un fait social en tant que s'adressant à une collection d'individus réunis en clans ou en tribus ; il était aussi un fait particulier à chaque individu : non seulement chaque tribu, chaque clan, chaque famille avait son totem, mais encore chaque individu eut au cours des âges son totem particulier ». J'abandonne ici M. Amélineau, car je le comprends de moins en moins ; mais je conçois que des égyptologues non au courant des faits, des documents ni des théories ethnographiques se demandent ce qu'on peut bien leur vouloir avec le totémisme.

On ne saurait en effet en si peu de pages¹ juxtaposer autant de notions contradictoires, autant d'opinions confuses, autant d'affirmations extérieures à toute réalité connue. Il y a là une mêlée de mots comme tribu, clan, famille, totem, et plus loin tabou, et des « je crois », et tout un schéma d'évolution qui frappent de stupeur, au point qu'on ne sait par quel bout commencer l'œuvre de critique. J'ai déjà dit qu'une tribu est une unité territoriale, qu'un clan est un groupement d'apparentés sociaux ; or une famille est un groupement d'apparentés physiques ; un totem est un protecteur collectif ; le totémisme est un système à double action magico-religieuse d'une part et sociale (réglementation des

1) *Prolégomènes*, pp. 185-187.

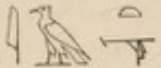
rapports sexuels et sociaux) de l'autre; un protecteur de famille ou d'individu n'est pas un totem; la logique n'a rien à faire dans l'évolution des institutions; le symbole (enseigne, marque, *argile*, etc.) n'est pas l'élément fondamental du totémisme; dans les groupements totémiques vrais il n'y a pas de chefs proprement dits, mais seulement des sortes de régisseurs des cérémonies, et l'organisation politique n'a aucun point de contact avec la répartition des individus en groupes totémiques; les sentiments de respect vis-à-vis de l'être vivant ou de l'objet (qu'ils soient ou non des totems) sont psychologiquement et sociologiquement antérieurs à la vénération d'un « insigne », etc., etc. Je prie de relire, à défaut des pages 185-187 du livre, les deux passages de M. Amélineau cités ci-dessus et je défie d'y découvrir un sens quelconque. Les notions s'y juxtaposent comme les costumes sur le personnage imaginé par M. Loret¹, et qui porterait des braies gauloises, un pourpoint renaissance et un huit-reflets moderne.

Maintenant, on se demandera quel besoin M. Amélineau avait d'inventer une nouvelle définition du totémisme. Pour interpréter certains faits égyptiens jusqu'ici incompréhensibles, comme, en gros, l'évolution de la zoolâtrie en Égypte, il lui fallait le totémisme; pour l'élégance de son argumentation en faveur de l'origine africaine des premières tribus civilisatrices de l'Égypte, il lui fallait du totémisme africain², bien mieux de l'Afrique moyenne (Orientale, Soudanaise, Occidentale); or prenant pour point de départ les affirmations de M. Loret, il s'est trouvé en présence de « totémistes » sans emblèmes, enseignes, insignes ni étendards : d'où la nécessité de formuler une définition nouvelle en termes assez

1) *Horus le Faucon*, p. 17 du tir. à part.

2) M. Amélineau aurait trouvé beaucoup de matériaux, mais très mal interprétés, dans une thèse de J. Weissenborn, *Tierkult in Afrika, eine ethnologisch-kulturhistorische Untersuchung*, Leyde, 1904, 4°, 85 p. et carte; sur la zoolâtrie égyptienne, cf. pp. 60-64. M. Weissenborn a totalement oublié le totémisme.

vagues et assez aprioriques cependant, qui fût de nature à autoriser toutes les compromissions.

Je donne mon explication pour ce qu'elle vaut, mais enfin j'en ai cherché une plutôt que d'admettre que M. Amélineau a pris sans raison aucune une position qui, en abandonnant de propos délibéré toute précision terminologique, ruinerait toute ethnographie et toute science des religions. Le progrès d'une science dépend de la précision de plus en plus grande des termes qu'elle emploie. Je tâcherai en conséquence d'indiquer, avec le plus d'exactitude possible, le sens des deux termes dont seule l'origine « sauvage » fait l'originalité. Pour ce qui concerne le totémisme égyptien je conclurai ainsi : *Les documents actuels nous font connaître une forme de zoolâtrie systématisée, à base à la fois guerrière et territoriale, qui présente des analogies surtout générales, rarement de détail, avec le totémisme vrai, mais telles cependant qu'on ne peut les regarder pour le moment ni comme une forme de début, ni comme une forme évoluée du totémisme, en sorte que le mieux serait, pour couper court à des déformations théoriques et à des polémiques, d'inventer pour désigner cette zoolâtrie systématisée un terme provisoire emprunté à l'égyptien, celui par exemple d'akhémisme si on accepte l'interprétation que propose M. Amélineau de l'âkhem*  ou celui de âitisme d'après  àa-it, enseigne.

1) J'ai déjà indiqué que pour discerner si oui ou non les documents connus permettent d'affirmer un ancien totémisme égyptien, il lui suffisait d'appliquer les règles de méthode proposées dans mon *Tab. et Tot. à Mad.*, c'est-à-dire d'étudier en détail toutes les interprétations légendaires locales et de chercher si l'existence des éléments fondamentaux du totémisme se laissait discerner. L'un de ces éléments, c'est le terme générique spécial servant à désigner tous les animaux et objets sacrés et que M. Amélineau a pensé reconnaître dans celui

d'âkhem  (*Prolégomènes*, pp. 211 et 217-223). Mais des textes cités il ne ressort nullement, à mon avis, que le mot âkhem signifie « tout animal servant de totem à une tribu quelconque ». L'interprétation rigoureuse de ce mot appartient aux égyptologues : le plus qu'on pourrait découvrir en faveur de M. Amélineau, c'est que âkhem contient l'idée de sacré ou de saint, idée qui

Or, M. Loret et M. Amélineau, tout comme M. S. Reinach et M. Renel sont des archéologues et des historiens au même titre que M. Toutain : et, chose curieuse, ce sont eux¹ qui valent au totémisme et à l'ethnographie cette levée de boucliers dont M. Toutain se fait le protagoniste. Cela prouve seulement que les faits et la méthode ethnographiques veulent être maniés avec un certain doigté, qu'on ne s'improvise pas ethnographe, et surtout que les archéologues et les historiens devraient prendre garde à être aussi rigoureux quand il s'agit de totems que quand il s'agit d'inscriptions, de papyrus, de textes anciens, bref de documents « historiques ». Chaque science a sa technique propre qu'il faut d'abord apprendre.

Les preuves ne s'obtiennent qu'en comparant des faits comparables : et c'est pour n'avoir pas su trouver quels faits étaient vraiment comparables à ceux de l'Égypte, de l'Italie, de la Gaule anciennes, que les archéologues cités ci-dessus ont édifié des théories inadmissibles — théories dont, encore une fois, l'utilité est incontestable parce qu'elles auront, par leur outrance même, nécessité la révision des théories antérieures², et poussé à défricher partiellement un domaine encore neuf.

s'applique bien aux totems mais tout autant aux rois-dieux, aux divinités, aux démons, bref à tous les êtres et objets doués de puissance magico-religieuse, c'est-à-dire de *mana*, statues des divinités y comprises, et momies d'animaux sacrés ou de rois divins, etc. Des autres éléments du totémisme (croyance à une parenté spécifique, exogamie, cérémonies d'initiation, etc.) M. Amélineau ne parle pas. Tout le passage (pp. 239-240) sur le « totémisme des femmes » est incompréhensible.

1) On remarquera que les préhistoriens ne se font pas faute non plus de déformer à leur manière le totémisme et M. A. C. Haddon cite un cas typique de ce genre, *Totemism, Notes on two Letters published in the « Times » of sept. 3d and 7th 1901*, *Mun*, 1901, pp. 149-151.

2) Qu'on trouvera encore soutenues pour l'Égypte, avec une belle sérénité, par M. Erman, *La religion égyptienne*, Paris, 1907 (cf. de préférence l'édition allemande, ou la traduction anglaise par Griffith); les points de vue de M. Erman ont été bien jugés par M. Capart, *R. H. R.*, 1906, t. LIII, p. 310; ils ont servi de point de départ à M. Amélineau (*R. H. R.*, 1908, t. LVII, p. 213-214) pour exposer en termes généraux ses opinions sur le totémisme et la réincar-

III

Je ne saurais en quelques pages exposer dans le détail où en est actuellement, tant au point de vue documentaire qu'au point de vue théorique, la question du totémisme. Depuis la publication du petit livre de Frazer¹ elle s'est enrichie avec une rapidité à laquelle on ne se serait guère attendu. Pour l'Australie, on citera les travaux de Spencer et Gillen, de Howitt, de M^{me} K. L. Parker², de Strehlow³; pour la Nouvelle-Guinée, ceux de A. C. Haddon⁴ de l'expédition hollandaise de Wichmann et van der Sande⁵, et de Parkinson⁶; pour l'Inde, les pages consacrées par M. Risley et M. Gait à la question dans le *Census of India*, 1901⁷; pour l'Amérique du Nord, un très grand nombre de travaux publiés par l'*American Anthropologist*, les musées de New-York et Chicago,

nation chez les Égyptiens. C'est à bon droit qu'il termine ainsi la deuxième partie de son analyse : « En laissant délibérément de côté ce qu'il appelle fétichisme, l'auteur de la *Religion Égyptienne* s'est enlevé le moyen de saisir le véritable sens de son évolution ». Et c'est à cette attitude abstentionniste que, sous prétexte d'exagérations sporadiques, on voudrait nous ramener !

1) *Totemism*, *Encyclopædia Britannica*, 9^e éd.; puis *Totemism*, Edinburgh, 1887; *Le Totémisme*, trad. Dirr et van Gennep, Paris, Schleicher, 1898.

2) Cf. la bibliographie critique en tête de mes *Mythes et Légendes d'Australie*, pp. vii-xi.

3) O. Strehlow, *Die Aranda und Luritja-Stämme in Zentral-Australien*, I Teil, Francfort, Baer, 1907, t. I des *Veröffentlichungen* du Musée Ethnographique de Francfort s./M., publié par M. von Leonhardi.

4) A. C. Haddon, *Cambridge Torres Straits Expedition*, t. V (1905) et VI (1908).

5) *Nova Guinea*, t. III, Leyde, 1907.

6) Parkinson, *Dreissig Jahre in der Südsee*, Stuttgart, Strecker et Schröder, 1907; je ne puis citer ici tous les travaux qui ont paru ces années dernières sur les populations de l'Océanie et qui sont dus pour la plupart à des ethnographes allemands. On remarquera d'ailleurs l'abstention presque complète des Allemands dans la discussion théorique du totémisme.

7) *Census of India 1901*, t. I, *Report*, Calcutta, 1903, pp. 530-537, discussion théorique, et *Ethnographic Appendices*, passim, pour la documentation, qui se trouve aussi répartie dans les volumes spéciaux, consacrés à chaque grande division administrative. Pour l'Inde méridionale, cf. encore H. H. Rivers, *The Toda*, Londres, 1905; et les publications des Surintendants provinciaux de l'*Ethnographic Survey of India*.

l'Université de Californie, etc. notamment les mémoires de la Jesup North Pacific Expedition; puis, pour la Colombie Britannique, les travaux de Boas, de Swanton, de Hill-Tout; enfin les revues spéciales fournissent d'innombrables matériaux de détail, dont quelques-uns ont été analysés dans cette Revue¹.

De cette accumulation, il est résulté comme un arrêt dans l'élaboration des théories. La plupart d'entre elles ont été soumises à une critique adroite par M. Andrew Lang qui a édifié les siennes, comme plus récemment M. Frazer, sur les faits australiens, alors que miss H. Fletcher et Powell se fondèrent de préférence sur les faits amérindiens et que E. B. Tylor, S. Hartland, N. W. Thomas, A. C. Haddon, W. Foy, E. Durkheim, H. Hubert, Mauss et moi indiquions dans des articles et surtout dans des analyses critiques de publications récentes, la nécessité de se garder de toute généralisation hâtive, mais d'entreprendre des enquêtes nouvelles suivant des directions diverses que chacun de nous spécifiait.

Quand je parle de théories, j'entends : théories sur l'origine, la formation et l'évolution du totémisme. Tout en s'abstenant d'en formuler, les ethnographes cependant ont peu à peu éclairci la question par des synthèses partielles, qui ont permis entre autres à M. Tylor² de prendre une attitude très nette sur le terrain des généralités. Il me semble cependant que l'examen comparatif des faits connus permet de modifier les définitions, datant de 1887, de J. G. Frazer et de dégager quels sont les éléments essentiels, caractéristiques et distinctifs du totémisme en soi. C'est ce que j'ai tenté déjà ailleurs³ et je reproduis ci-dessous ce que j'ai nommé *les principes du totémisme* avec quelques modifications de détail.

1) Cf. A. van Gennep, *Publications de l'institut Anthropologique de Londres*, 1904-1905, R. H. R., 1905, t. LII, p. 85-98.

2) Cf. la 4^e éd. angl. de *Primitive Culture*, t. II, pp. 235-237, et R. H. R., 1904, t. L, p. 413-414.

3) *Revue des Idées* du 15 avril 1905, article qui paraîtra sous une forme remaniée dans mes *Religions, Mœurs et Légendes*.

Auparavant, cependant, je tiens à faire remarquer que le totémisme est, dans la pratique, un phénomène bien plus compliqué qu'il ne semblerait d'après ces principes : d'où cette impression de chaos, cette sensation d'inorganisé qui saisit quiconque entreprend l'étude de l'une quelconque des formes vivantes du totémisme. Mais il faut dominer ce premier découragement, auquel ont précisément cédé les historiens et les archéologues, fort embarrassés de se trouver en présence de contradictions que les différences qualitatives des observateurs et le jeu même de la vie expliquent assez. Qu'on se rappelle quelle difficulté offrirait une définition du christianisme intellectuel et moral, civilisé, populaire et « sauvage » si l'on n'avait un « catéchisme » où se trouvent dégagés à l'usage de chacun les fondements de ce système religieux. Or ce catéchisme est une œuvre savante, apriorique, qui ne subit pas les variations de l'éthique, de la sensibilité ni de l'intellectualité ambiantes. Au contraire un « catéchisme » du totémisme ou du culte des ancêtres ou du culte des morts, ou de la démonologie, ou de l'astrologie doit être dégagé *a posteriori* des faits par des gens dont aucun de ces systèmes religieux n'est la religion. Aussi ne voudrais-je pas qu'on attribuât à mes principes du totémisme une rigueur absolue comparable à la liste qui constitue le catéchisme chrétien¹.

Voici, sous leur forme amendée, ces principes :

1° Le totémisme est caractérisé par la croyance en un lien de parenté, qui lierait un groupe humain d'apparentés (clan) d'une part et de l'autre une espèce animale ou végétale, ou une classe d'objets ;

1) M. Toutain s'est fait de nouveau la part trop belle en critiquant le « code du totémisme » élaboré par M. S. Reinach en 1900 d'après le livre de Frazer et en présentant ce « code » comme une œuvre récente simplement parce que le volume (*Cultes, Mythes et Religions*, t. I, Leroux, pp. 17-26) où il a été republié, sans changements, a paru en 1905. Il est évident que si M. S. Reinach avait voulu formuler en 1905, ou voulait formuler aujourd'hui, alors qu'il connaît à fond les travaux de Spencer et Gillen, son « code » en douze articles du totémisme, il le ferait en de tout autres termes qu'au mois d'octobre 1900.

2° Cette croyance s'exprime dans la vie religieuse par des rites positifs (cérémonies d'agrégation au groupe totémique anthropo-animal, anthropo-végétal, etc.) et des rites négatifs (interdictions);

3° Et au point de vue social, par une réglementation matrimoniale déterminée (exogamie limitée);

4° Le groupe totémique porte le nom de son totem.

A ces principes fondamentaux s'en adjoignent d'autres, secondaires, qui varient de peuple à peuple.

Ainsi tout protecteur soit d'une unité territoriale (tribu, ville), soit d'un groupement de gens non apparentés physiquement (caste, classe d'âge, section de combat, etc.), soit d'un individu considéré comme tel¹ n'est pas un totem et rentre dans d'autres catégories de puissances protectrices, catégories que la science des religions se doit maintenant de dégager peu à peu.

Or, toutes ces catégories, ainsi que d'autres (divinités de tout ordre, héros civilisateurs, totems etc.), coexistent soit toutes ensemble, soit quelques-unes seulement, chez n'importe quel groupement, étroit ou vaste, « sauvage » ou « civilisé ». Si l'on avait tenu compte de cela, on n'aurait pas, comme l'ont fait à bien des reprises des néophytes en ethnographie, séparé arbitrairement de toutes les autres catégories de puissances magico-religieuses celle du totem et celle du protecteur individuel pour les réunir en une seule et compliquer comme à plaisir la « question totémique ». Je sais bien qu'il y a à cela une raison historique : le mot *totem*, qui aujourd'hui a, par la force de l'usage, fini par désigner le protecteur collectif ne désigne dans le texte d'où il nous

1) Le cas change s'il s'agit d'un individu représentatif d'un clan, tel que le chef dans certains groupements bantous; cf. S. Hartland, *Totemism and some recent discoveries*, *Folk-Lore*, t. XI (1900), p. 36-37 et t. XVI (1905), p. 230-231; en tout cas on ne peut parler de totem-individuel ni de totem-sexuel (ces termes étant contradictoires) comme l'a fait Frazer. Cf. les travaux cités de A. Lang, E. B. Tylor, etc.

vient, celui de Long¹, qu'un protecteur individuel. Le mot de totémisme eût donc bien convenu à désigner l'ensemble des croyances et des rites relatifs au protecteur individuel et le fait qu'il a été détourné de son vrai sens par Mac Lennan et Morgan, au point qu'un retour en arrière n'était plus possible même pour Tylor, Rob. Smith ni Frazer a conduit à proposer des termes nouveaux, *nyarongisme* (Hose et Mac Dougall, Indonésie²), *sibokisme* (Bantous méridionaux, par moi³), *suliaïsme* (Colombie Britannique, Hill-Tout⁴) etc. Cependant, il n'est pas évident que la science des religions et l'ethnographie gagneraient à cette invasion de termes « sauvages », surtout étant donné l'effet déjà produit par tabou, totem et totémisme. Il est très regrettable qu'on exige de nous une réserve qui paraîtrait inopportune aux naturalistes, aux biologistes, aux médecins, aux physiciens, aux chimistes et même aux philosophes qui tous ne se font pas faute de créer des termes nouveaux pour désigner un phénomène nouvellement dissocié des autres. Mais enfin c'est là une répugnance avec laquelle il faut compter et dont les débauches terminologiques des « sociologues » américains (tel Lester Ward) ou italiens (tel Mazarella) prouvent l'avantage réel. Le mieux serait que lors d'un prochain congrès international des religions, on mît à l'ordre du jour la question terminologique et qu'on en arrivât, après audition de rapports motivés, à une entente dont celle des électriciens et celle des anthropologistes démontrent le profit.

En attendant, il convient de n'user des mots de totem, totémisme et tabou qu'avec la plus grande réserve et à propos seulement de phénomènes auxquels ces appellations conviennent exactement.

1) Cf. *R. H. R.*, 1904, t. L, pp. 413-414.

2) *Journ. Anthropol. Inst.*, t. XXI (1901), pp. 173-216.

3) *Tabou, Tot. Mad.*, p. 321.

4) *Journ. Anthropol. Inst.*, t. XXXIV (1904), pp. 26-28 et 324-328; t. XXXV (1905), pp. 141-154.

Ceci dit, je me vois obligé de présenter de nouveau des observations de détail à M. Toutain. S'il s'était « entré dans le détail des discussions et des controverses » ; s'il avait cherché quels progrès ont été accomplis depuis *Le Totémisme* de Frazer (1887) ; si même il avait relu avec soin les premières pages de ce petit livre ; s'il n'avait pas pour les Australiens consulté l'un seulement des volumes de Spencer et Gillen ; s'il avait cherché personnellement à déterminer la valeur historique des légendes dieri et arunta¹, il se serait évité bien des affirmations gratuites. De même, s'il avait compris que le totémisme se fonde sur la croyance à une parenté physique (ou consanguinité) qui se combine à la parenté sociale tout en en différant², il aurait compris la portée vraie de la théorie conceptionniste de J. G. Frazer. M. Toutain a trop aisément adopté le procédé de Bouvard et Pécuchet qui, ayant énuméré les contradictions théoriques à propos d'un même fait, nient, de désespoir, et le fait, et la science qui s'en occupe.

Pour étayer ses théories sur les divers éléments de la civilisation et surtout de la religion égyptiennes, M. Amélineau n'avait pas besoin d'accumuler un grand nombre de parallèles empruntés aux populations actuelles de l'Afrique : mais encore eût-il dû être très exigeant sur la qualité de ces parallèles. Or, sur l'évolution du totémisme africain, il existe un mémoire important de S. Hartland³ dont sans doute toutes les théories ne sont pas admissibles⁴ mais qui, cependant, pour l'exactitude de la documentation et la prudence intelligente des interprétations pouvait d'autant mieux fournir à M. Amélineau des points de comparaison que

1) Cf. mes *Mythes et Légendes d'Australie*, chapitre X : le contenu des légendes.

2) Cf. N. W. Thomas, *Kinship and marriage in Australia*, Cambridge, 1905, pp. 3-6.

3) S. Hartland, *Totemism and some recent discoveries*, *Folk-Lore*, t. XI (1900), pp. 22-37.

4) Cf. *Tab. Tot. Mad.*, p. 317 et suiv.

chez les nombreux Bantous considérés, l'évolution s'est dessinée du totémisme démocratique au totémisme aristocratique, c'est-à-dire dans une direction dont, suivant l'hypothèse de MM. Loret et Amélineau eux-mêmes, l'Égypte des premières dynasties offre des exemples caractérisés. Ainsi le Pharaon est le Vautour, ou le Faucon, par excellence, mais on ne peut restituer qu'hypothétiquement les stades antérieurs. Or ces stades ont été rencontrés chez les Bantous méridionaux où, en allant du Nord au Sud on trouve au début que tout membre du clan est un homme-lion et à la fin que le chef, représentant toute la collectivité, est l'Homme-Lion par excellence, et le seul Homme-Lion. M. Sidney Hartland a analysé tous les stades intermédiaires; et l'on voit que M. Amélineau comme M. Loret trouveraient dans cette évolution de bons arguments pour prétendre que le Pharaon Horus-Faucon n'est que l'aboutissement d'une évolution ayant débuté par un stade où tous les membres d'un même clan étaient des Hommes-Horus-Faucon; de même avec les autres « totems » supposés.

Ces années dernières, notre connaissance du totémisme bantou s'est enrichie considérablement, et tout semble donner raison aux points de vue de M. Sidney Hartland. Je ne saurais énumérer ici que quelques publications de première importance, me réservant de reprendre un jour à fond la question du totémisme africain. Ces travaux sont dus : pour l'Afrique du Sud en général, à Stow¹; pour les Herrero, Damara etc. de l'Afrique méridionale allemande, à Irle²; pour l'Urundi à Van der Burgt³, et l'Afrique orientale allemande en général à Fülleborn⁴; pour les Angoni, Wayao etc. du Pro-

1) Stow, *The Native Races of South Africa*, Londres, 1905; cf. encore J. G. Frazer, *South african totemism*, Man, 1901, pp. 135-136; W. C. Willoughby, *Notes on the totemism of the Becwana*, J. A. I., 1905, pp. 295-314.

2) Irle, *Die Herrero*, Gütersloh, 1906.

3) Van der Burgt, *Un grand peuple de l'Afrique Équatoriale, Les Warundi*, Bois-le-Duc, 1904.

4) Fülleborn, *Die Nyassa-Länder*, en cours de publication, Berlin.

lectorat anglais, à Miss Werner¹ et à Sutherland Rattray²; pour le Congo Belge, à Cyr. van Overbergh et de Jonghe³, à J. Halkin⁴, et à nombre de fonctionnaires et d'explorateurs belges, tels le lieutenant Demuynck⁵, M. de Calonne⁶ etc., puis à Leo Frobenius⁷; pour les populations de l'Afrique Orientale Anglaise, à Sir H. H. Johnston⁸, au Rev. Roscoe⁹, à C. W. Hobley¹⁰; pour le Congo français, au P. Trilles¹¹, à Dennett¹², à Pechuel-Loesche¹³; pour les Hamito-Nilotiques, à Holley¹⁴, à Richter¹⁵, etc., travaux importants¹⁶ auxquels on adjoindra plusieurs articles publiés dans les revues spéciales d'ethnographie, surtout dans *Globus*, le *Journal* de l'African Society, *Anthropos*, etc. et qui réunis fournissent un ensemble imposant de preuves en faveur de l'universalité du totémisme vrai chez les Bantous, et d'un totémisme moins caractérisé

1) A. Werner, *The Natives of British Central Africa*, Londres, Constable, 1906.

2) R. S. Rattray, *Some folk-lore stories and songs in chinyanja*, Londres, S. P. C. K., 1907.

3) Cyr. van Overbergh et E. de Jonghe, *Les Bangala*, Bruxelles, 1908; *Les Mayumbe*, 1908; *passim*.

4) J. Halkin, *Quelques peuplades du district de l'Uellé*, Fasc. I, *Les Ababua*, Liège, 1907, *passim*.

5) Demuynck, *Au pays de Mahagi*, Bull. Soc. Belge Geogr., 1908.

6) Calonne, *Deux totems de l'Uellé*, *ibid.*, 1907.

7) Leo Frobenius, cf. rapports préliminaires, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1906 et 1907.

8) H. H. Johnston, *The Uganda Protectorate*, *passim*.

9) Rev. J. Roscoe, *Notes on the manners and customs of the Baganda*, J. A. I., 1901, p. 118; *Further Notes on the Baganda*, J. A. I., 1902, p. 27-29; *The Bahima*, J. A. I., 1907, pp. 99-100.

10) C. W. Hobley, *Eastern Uganda*, Londres, 1902, *passim* et *Anthropological Studies in Kavirondo and Nandi*, J. A. I., 1903, pp. 346-349; *Kikuyu medicines*, *Man*, 1906, p. 83.

11) Trilles, *Contes et Légendes Fang*, Neuchâtel, 1905, *passim*.

12) Dennett, *At the Black of the back man's mind*, Londres, 1906, *passim*.

13) Pechuel-Loesche, *Völkunde von Loango*, Stuttgart, 1907, *passim*.

14) Hobley, *op. cit.*,

15) Richter, *Mitteil. aus den Deutschen Schutzgebieten*, t. XII, p. 83 et suivantes.

16) Cf. encore les monographies publiées par R. S. Steinmetz, *Rechtsverhältnisse von eingeborenen Völkern von Afrika und Ozeanien*, Berlin, 1903.

chez les Hamito-Nilotiques. Ce qui démontre combien s'est trompé M. Toutain lorsqu'il affirme (p. 330), sans doute d'après le livre de Frazer, que « en Afrique il y a très peu de clans totémiques » : c'est tout le contraire.

Il est vrai que pour l'Afrique centrale, pour l'Abyssinie, le Somaliland, la Nigérie, l'Afrique occidentale l'existence d'un totémisme actuel ou ancien est loin d'être prouvée. Or, c'est précisément dans les ouvrages concernant ces régions que M. Amélineau est allé chercher des preuves pour ses hypothèses totémiques. Notamment il a regardé comme très simple et déjà résolue la question des *tenné*, dont, à la suite de Binger¹, il fait des totems. J'ai amassé sur ce point assez de matériaux pour pouvoir affirmer que rien ne permet cette assimilation, admise aussi par M. Desplagnes², qui s'est livré à leur propos à des fantaisies linguistico-ethnographiques déconcertantes. *Tenné*, à ce que me dit Maurice Delafosse, se rattache à un radical qui signifie seulement « je ne mange pas » ; *tenné*, *tana*, etc. signifie donc « abstention alimentaire » et même pas « interdiction [tabou] alimentaire ». Des recherches entreprises par Ch. Monteil³ dans le cercle de Djenné et par Delafosse dans le cercle de Korhogo (côte d'Ivoire)⁴ surtout chez les Siéna⁵, par M. Guébhard dans le Fouta-Djallon⁶, des documents anciens et de quelques articles plus récents⁷ il ressort seulement que dans toute

1) Binger, *Du Niger au golfe de Guinée*, passim et t. II, pp. 374 et suiv.

2) L. Desplagnes, *Le Plateau central Nigérien*, Paris, 1903.

3) Ch. Monteil, *Le cercle de Djenné*, Paris, 1902 (démarqué par Le Barbier, *Étude sur les Bambara*, Paris, 1906).

4) Delafosse, *Le cercle de Korhogo*, in *La Côte d'Ivoire*, publication du Ministère des Colonies, 1906.

5) Delafosse, *Le peuple Siéna ou Sénoufo*, R. E. E. S., 1908 ; cf. du même auteur, *Manuel de Langue Mandé* et *Manuel de langue Agni* (Paris, Leroux) ; je tiens à remercier mon ami Delafosse des critiques auxquelles il a soumis devant moi nombre de renseignements que j'avais recueillis sur les *tenné*, *tana*, *diamon*, etc.

6) Renseignements oraux et Notes qui seront publiées dans la R. E. E. S., 1909.

7) Il est inutile de donner ici en détail la bibliographie volumineuse de cette

l'Afrique Occidentale il y a des animaux *sacrés*, mais rien ne permet de croire que c'est en qualité de totems, car la preuve n'est pas faite de la croyance à la parenté d'un *clan* avec une *espèce* considérée comme sacrée : le plus souvent il s'agit de simples protecteurs individuels. De même le totémisme de la Gold Coast, du Dahomey, du Togo, de la Nigérie a aussi besoin d'être démontré. Bref, la situation est exactement la même qu'à Madagascar, et l'on peut dire tout juste que *les populations de l'Afrique Occidentale semblent conserver des traces d'un totémisme ancien* tout comme l'Égypte pharaonique. Aussi n'est-ce pas avec les faits de cette région qu'on pourrait démontrer le totémisme égyptien : mais comme l'imprécision est la même dans les deux cas, les analogies sont nombreuses et séduisantes. On voit que la méthode comparative n'a de valeur scientifique que dans des limites fort bien connues des ethnographes, sinon des historiens. Veut-on discerner si un groupement ancien a ou non passé par le totémisme, il convient de comparer ce groupement à un autre où le totémisme est en pleine floraison et bien caractérisé, mais non à un groupement moderne où le totémisme est en voie de dissolution. Et ceci vaut pour toutes les institutions, pour tous les rites, pour tous les usages.

Enfin il me faut dire quelques mots d'une confusion à première vue étrange et qui se commet pourtant très souvent. On la retrouve entre autres dans le passage suivant de

question, qu'il s'agirait avant tout d'élucider sur place. Je signalerai cependant les erreurs d'interprétation commises par M. de Zeltner, *Notes sur la sociologie soudanaise*, *L'Anthropologie*, 1908, pp. 217-233, qui appelle totem « l'être ou l'objet qui, à une époque ancienne, a été nuisible ou utile au chef de la famille » parce que cette définition lui « a été donnée par des indigènes appartenant à des groupes très divers ». Il s'agit nettement d'une légende étiologique, d'un type bien connu. Plus loin, l'auteur affirme que *tana* correspond à *totem*. Bien mieux, tous les êtres et objets sacrés finissent par être pour lui des totems : le totem de la famille maure des Touré, ce seraient les cordonniers (p. 218-219)!

M. Toutain (p. 346) : « Certains clans totémiques, dans l'Amérique du Nord sont connus, sinon étudiés depuis près de trois siècles. Il ne semble pas qu'une évolution se soit produite chez ces tribus, qu'il s'y soit marqué une tendance à passer du totémisme à la zoolâtrie ou au thériomorphisme ». Je n'insiste pas sur la confusion de *clan* avec *tribu*, qui semble provenir d'un souci de style, mais je me demande comment M. Toutain, et bien d'autres avec lui, conçoivent la relation entre le totémisme et la zoolâtrie, puis ce qu'il entend par thériomorphisme et comment, s'il s'agit de thériolâtrie, il la classe par rapport à la zoolâtrie et au totémisme. Zoolâtrie est le terme général; sous son aspect religieux (mais non social, les deux pratiquement indissolubles), le totémisme est de la zoolâtrie; mais toute zoolâtrie n'est pas du totémisme; enfin *thèr* signifiant bête féroce, la thériolâtrie est une section de la zoolâtrie; elle englobe ce qu'on nomme le culte de l'ours, du tigre, du crocodile, etc. et s'opposera à des cultes d'animaux domestiques comme la vache (Toda de l'Inde, Masaï et Bahima de l'Afrique orientale), du mouton (Hamito-Nilotiques peut-être) ou d'animaux neutres (lièvre, araignée, etc.); si le totem est une bête féroce, le totémisme peut être thériolâtrique; mais toute thériolâtrie n'est pas nécessairement totémique. Qu'on applique cette dissociation d'idées et de termes à n'importe quelle population, Égyptiens, Africains occidentaux, Bantous, Amérindiens, etc. on verra les faits se classer d'eux-mêmes suivant des catégories nettement délimitées, et qu'une évolution comme celle qu'espérait trouver M. Toutain serait proprement une impossibilité.

J'en arrive à la question si controversée de la « primitivité » et de l'« origine » du totémisme. Sur ce dernier point, je regrette de n'avoir pas de théorie à proposer; mais de ce qui précède, on peut deviner mon attitude. Si l'on connaissait une population, même très petite, dont le totémisme serait l'unique système religieux et social, il serait possible d'édifier une théorie qui rendît compte de la genèse et de

l'évolution du totémisme en général. Mais tel n'est pas le cas.

Même les populations dites souvent « primitives » ne le sont que relativement, et ont derrière elles une longue série de siècles, au cours desquels elles ont évolué, aussi lentement qu'on voudra. Rien d'étonnant, par suite, à ce qu'on constate chez elles la coexistence de plusieurs systèmes soit religieux soit sociaux. Or, rien ne permet de prétendre que l'un d'entre eux, par exemple le culte de divinités naturistes ou l'organisation étatiste, soit absolument antérieur à un autre. Plus une civilisation est complexe, plus ces systèmes divers s'enchevêtrent. Mais cela ne prouve pas qu'on ne puisse parler de la primitivité relative d'un système par rapport à un autre. Et cette hiérarchie s'obtient, d'une part par une hiérarchisation des mécanismes, de l'autre par celle des conditions concomitantes.

En bloc, la civilisation des Australiens centraux est moins développée que celle des Grecs de l'antiquité ou que celle des paysans russes modernes. Et l'on peut, après analyse de leurs éléments constitutifs, répartir les diverses civilisations dans des catégories à contours précis. Or, le fait qui a été reconnu, et qui n'est pas une hypothèse apriorique ni une « subtilité ingénieuse », c'est que le totémisme est l'un des éléments qui se retrouvent dans toutes les civilisations qui rentrent dans la catégorie relativement la plus « basse », fait qui se dégage directement d'une liste qu'on dresserait avec le petit livre de Frazer complété par les indications supplémentaires données ici, en note. Pourquoi ces mêmes populations n'ont-elles pas organisé leur vie sociale d'après le culte des ancêtres, ou d'après celui des forces naturelles, on l'ignore : en tout cas, elles ne l'ont pas fait ; et ces mêmes cultes se retrouvent par contre systématisés et placés à la base de la vie sociale dans des civilisations (chinoise, entre autres) plus développées en bloc que les civilisations des Australiens, des Mélando-Polynésiens, des Amérindiens septentrionaux et des Bantous. On est donc en droit de regarder le

totémisme comme un système religieux et social *plus primitif* que les autres. Mais dans cette même catégorie culturelle rentrent des peuples dont la civilisation n'a pas pour élément essentiel, fondamental, le totémisme ; tels les Fuégiens, les Hottentots, les Esquimaux, les Amérindiens du Sud, ceux de Californie, etc. Il s'ensuit que le totémisme ne peut être regardé comme le plus primitif de tous les systèmes socio-religieux, ni comme étant un « stade » par lequel toutes les populations auraient passé à un moment donné, non loin du début de leur formation autonome. Sauf Jevons, dont Marillier a refait le livre en sens inverse, et des exagérations duquel M. Toutain triomphe sans gloire après E. B. Tylor, je ne connais personne, et surtout pas d'ethnographe sérieux, qui ait entendu cette expression de « primitivité du totémisme » autrement que dans un sens relatif. Quiconque se donnera la peine de lire avec soin les livres de M. Lang, tant *Social Origins* que *The Secret of the Totem*, verra que ce savant ne parle jamais d'une primitivité absolue et ne présente ses hypothèses socio-biologiques que comme une construction tout intellectuelle.

D'autre part, il est évident que si le totémisme a existé, sous l'une quelconque de ses formes, dans un groupement, ou un conglomérat de groupements, et que ce groupement, pour des raisons diverses, ait ensuite élaboré un autre système socio-religieux, le totémisme n'aura pu disparaître sans laisser de traces. Le grand intérêt du travail cité de M. S. Hartland c'est de montrer comment le totémisme a, chez les Bantous méridionaux, reculé peu à peu devant le culte des ancêtres et la centralisation autocratique, de dégager les étapes de ce double mouvement et de faire voir les stades intermédiaires, les compromis. On pourrait faire aujourd'hui une étude du même ordre avec les documents fournis par Boas, Swanton, Hill-Tout, etc. sur les Amérindiens du Pacifique nord-occidental, où l'on discerne un jeu de facteurs dont Powell a tenté, à l'aide d'un tableau sché-

matique et d'une théorie, de dégager quelques caractères¹.

Comme on ne connaît pas de groupement qui serait uniquement totémiste, la tentation est très forte de considérer le totémisme comme un aboutissement, comme une sorte « d'impasse des concepts religieux ». Mais c'est là une vue qui repose sur une étrange confusion de faits et de notions. De faits, parce qu'on doit d'abord déterminer si tel ou tel fait rentre spécifiquement dans la catégorie totémique, ou s'il appartient aussi à une autre catégorie socio-religieuse, ou si enfin c'est un fait socio-religieux universel; de notions, car c'est identifier la forme avec la fonction et avec le mécanisme, identification qui ferait sourire en biologie, et qu'on commet à chaque instant dans les sciences psychologiques et sociologiques.

Bref, le totémisme est un système très compliqué; et il est certain que si un certain nombre de ses dominantes ont été reconnues, on n'est pas toujours très à l'aise quand il s'agit d'en interpréter les éléments secondaires. D'où le travail d'analyse et de dissociation qui a remplacé ces temps derniers, provisoirement, les essais de synthèse; d'où les scrupules de S. Hartland, de Frazer et de bien d'autres à édifier une théorie générale, soit même à publier un traité d'ensemble descriptif. Une telle prudence mérite l'éloge; elle n'est pas, comme semble le croire M. Toutain, qui en est resté à 1887 (Frazer), à 1897 (Marillier) et à 1902 (S. Reinach), un aveu d'impuissance. M'occupant depuis dix ans de totémisme, il m'eût été facile de déverser ici tout un jeu de fiches et toute une avalanche de faits². Je me contenterai de

1) Cf. La note suivante. Dans les îles du détroit de Torrès, on constate un remplacement du totémisme par le culte des héros : A. C. Haddon, *The Religion of the Torres Straits Islanders*, in *Mélanges Tylor*, Londres, 1907, p. 186.

2) Je renvoie simplement à *Folk-Lore*, au *Journal* de l'Institut Anthropologique de Londres et à *Man*, depuis 1887, aux index s. v. *totem* et *totemism*. On lira notamment la discussion entre Powell, *An american view of totemism*, *Man*, 1902, pp. 101-106 (cf. encore du même, pour le sens exact de sa terminologie, *XIXth Ann. Rep. Bur. of Ethnol.*, p. XLIX-L); E.-S. Hartland, *Notes on major*

demander à M. Toutain, s'il connaît, puisqu'il la réclame du totémisme, pour la religion grecque ou la romaine, pour le culte domestique ou le culte public de l'antiquité, une « hypothèse qui rend vraiment compte de la totalité des faits observés ». Pour ma part, je n'en connais pas, même en chimie, ou en physique, ou en biologie. C'est pourquoi les hypothèses se suivent rapidement, et c'est cette succession qui détermine les progrès des sciences¹.

Powell's article (ib., p. 113-115); N.-W. Thomas, *An american view of totemism* (ib., p. 115-118); du même, *Totemism* (ib., 1904, p. 74-78, critique de Hill-Tout, *Totemism, a consideration of its origin and import*, Trans. Roy. Soc. Canada, 2^e sér., t. IX, p. 61-99) et *Further remarks on M. Hill-Tout's views on Totemism* (ib., p. 82-85). Je rappelle qu'on trouvera dans le chapitre VIII (The origin of totem names and beliefs, pp. 131-175) de *Social Origins* (Londres, 1903) et dans l'Appendice (Some american theories of totemism, pp. 202-215) du *Secret of the Totem* d'Andrew Lang une critique serrée de toutes les théories autres que la sienne, à base onomastique; [cf. Powell, *XIXth Ann. Rep. Bur. Ethnol.*, p. XLIX: « Totemism is a system of institutional naming »), la théorie conceptionniste de M. Frazer étant critiquée par A. Lang, p. 188-201 du second de ces livres et la mienne (*Mythes et Légendes d'Australie*, chap. V et VI) à plusieurs reprises dans *Man*: A. Lang, A. van Gennep's, *Mythes et Légendes d'Australie*, Man, 1906, pp. 123-126; A. van Gennep, *Réponse à M. Lang*, *ibid.*, pp. 148-149; A. Lang, *Quaestiones totemicae, A reply to M. van Gennep*, *ibid.*, pp. 180-182; A. van Gennep, *Questions australiennes*, Man, 1907, pp. 23-24; A. Lang, *Conceptional totemism and exogamy*, *ibid.*, pp. 88-90; A. van Gennep, *Questions australiennes*, II, Man, 1908, pp. 37-41; A. Lang, *Exogamy*, R. E. E. S., 1908, pp. 65-78.

1) Dans tout son article, M. Toutain montre une crainte, presque sacrée, des hypothèses, sentiment qu'il exprimait déjà dans la Préface (pp. iv-v) de ses *Cultes païens dans l'Empire romain*: « Nous nous sommes enfermé de propos délibéré dans les limites géographiques et chronologiques du sujet que nous avons choisi. Nous n'avons pas tenté d'élargir ce sujet par des comparaisons ambitieuses ou piquantes... » C'est imiter de trop près la science allemande, à laquelle manque aussi ce que M. Leo Frobenius appelle « Der Mut des Theoretisierens » (*Zeitschr. f. Ethnol.*, 1906, p. 740), précisément à propos des critiques que lui valut son affirmation, qu'il a depuis reconnue vraie, de l'existence du totémisme chez les Bantous du Congo.

IV

Après avoir défini de mon mieux le *totem* (protecteur collectif d'apparentés) et le *totémisme* (système à la fois magico-religieux et social), il convient de marquer leur rapport avec le *tabou*. On citerait aisément nombre de cas récents où *totem* et *tabou* sont pris l'un pour l'autre. Il paraîtrait que je suis partiellement cause de cette confusion, pour avoir intitulé un livre *Tabou et Totémisme à Madagascar*, titre d'où semble, à ce qu'on m'a dit, ressortir que le *tabou* et le *totémisme* sont une seule et même chose. Mais je crois que rien dans le texte même du livre n'autorise une pareille interprétation. En cherchant l'auteur responsable de la confusion dont il s'agit, on le découvre aisément. M. Toutain lui-même l'indique : c'est M. Salomon Reinach. Voici en effet des phrases de ce savant d'où un non-ethnographe doit immanquablement dériver toutes sortes de notions erronées : « Entre le *tabou* et le *totem* il existe des liens ; le passage est facile de l'un à l'autre. En effet le *tabou* primitif, germe de tout pacte social, protège le *totem*, qui est l'animal ou le végétal *tabou*. On ne peut concevoir le *totem* sans un *tabou* et le *tabou* élargi paraît avoir pour conséquence logique le *totem*. Alors que nous ne saurions rien du *tabou* polynésien, du *totem* américain... principes puissants du même ordre que le *tabou* et le *totem*... on peut *a priori* établir l'existence des *tabous* et des *totems* dans les pays... », etc.¹

A tout lecteur qui rencontrant, dans un travail ethnographique sérieux, le mot *tabou* s'en trouverait gêné, je conseille de simplement le remplacer d'abord, provisoirement,

1) S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, t. I. Introduction pp. iv et v ; cf. encore p. vi-84 : « l'arsenal des tabous et des totémisme », etc. Il va sans dire que je ne vois pas comment « l'interdiction (*tabou*) élargie paraît avoir pour conséquence logique » l'espèce-animale-parente-et-protectrice-du-clan, car c'est là le sens exact du mot *totem* : on voit qu'il a un avantage terminologique. Cf. encore Fr. de Zeltner, *loc. cit.*, p. 217. « Le concept du totem n'est qu'un cas particulier du tabou » !

par ses équivalents indo-européens, par *deffends*, par *interdit*, par *interdiction* ou *prohibition religieuse*, par *sacer*, etc. Et toute confusion devient impossible.

Au sens strict, en effet, le tabou est une interdiction d'essence magico-religieuse et dont la sanction est également magico-religieuse. Ce n'est pas notre faute si les limites du magico-religieux sont plus vastes et plus confuses chez les demi-civilisés que, par exemple, dans le catholicisme, et si par suite le domaine de l'interdiction religieuse est chez eux plus variable : mais c'est parce que tel est le cas que les ethnographes ont abandonné les termes indo-européens et pris le mot *tabou*, plus élastique et pouvant servir à désigner tout un ensemble de notions qui n'existent plus chez nous, ou seulement sous des formes atténuées. Les divers groupements possèdent chacun leurs mots pour désigner les différentes variétés de défense : elles sont souvent toutes désignées par un mot unique, tel celui de *fady* (*fali*, dialectal, apparenté à *pali* indonésien, etc.) dont j'ai tâché d'analyser les nuances. En Mélanésie et en Polynésie *tabu*, *tapu*, présentent eux aussi plusieurs nuances, qui ne répondent pas toutes exactement à l'*interdit*. Si l'on peut reprocher quelque chose aux ethnographes, c'est, comme je l'ai fait à tort, moi aussi, pour Madagascar, d'avoir d'abord désigné toutes les formes de prohibition par un mot unique, celui de *tabou*, au lieu de le réserver pour l'interdiction magico-religieuse proprement dite. Nombre de *fadys* que j'ai appelés *tabous* n'en sont pas : ce sont de simples défenses, des règles de conduite. Or, il convient de noter que depuis quatre ou cinq ans la tendance à limiter le sens du mot *tabou* à l'interdiction magico-religieuse et à employer pour d'autres nuances des mots neutres comme règle prophylactique, défense, etc. s'est marquée de plus en plus dans les publications spéciales ; c'est-à-dire qu'à la période « sauvage » dans l'utilisation du mot *tabou* succède actuellement une période scientifique.

Est-il bien utile maintenant de répéter une fois de plus

que le tabou n'est pas un élément autonome, qui naît, vit, se développe par lui-même indépendamment des autres manifestations de l'activité religieuse? Je veux dire que le « ne pas faire » complète le « faire » comme la volonté complète la volonté qui toutes deux conditionnent l'activité; c'est un rite négatif qui s'adjoint au rite positif, et ces deux groupes de rites agissant conjointement constituent le culte¹.

Faut-il répéter aussi que, par suite, le tabou se rencontre dans toutes les religions, et que s'il y a des interdictions totémiques, il en est de shintoïstes, de brahmaniques, de bouddhiques, d'hébraïques, d'égyptiennes, de chrétiennes, etc. etc. Or si le mot de *totem* a été utilisé dans bien des sens abusifs, l'abus a été pire encore pour celui de *tabou*, et l'on ne peut que s'associer aux réclamations de M. N. W. Thomas². Mais de toutes manières, tabou et totem ne sont pas des équivalents; si ces deux mots se trouvent si souvent accolés, c'est que les interdictions (ou *tabous*) de toucher, blesser, tuer, manger le totem sont très systématisées, au point de former un ensemble qui constitue l'une des caractéristiques du totémisme, et d'autant plus frappante qu'une partie des objets et des êtres soumis à l'interdiction (au tabou) présentent une valeur utilitaire (par exemple alimentaire) hautement appréciée par les populations non-totémistes. Cette restriction volontaire de nature économique apparaîtrait comme anti-naturelle, n'était que le totémisme semble avoir pour but, au moins chez quelques groupements, de restreindre la dépopulation animale et végétale par excès de chasse, de cueillette et d'arrachage. Tel est le cas chez les Australiens Centraux, où les interdictions, ou rites négatifs, ont leur contrepartie dans tout un ensemble de rites de multiplication de l'espèce totem, ou rites positifs.

1) Cf. mon compte-rendu de J.-G. Frazer, *Early history of the Kingship*, R. H. R., 1906, t. LIII, p. 396-401.

2) Dans *Man*, t. V, 1905, pp. 62-63 [N° 36].

Il y a lieu de considérer le totem comme une divinité d'une sorte spéciale : mais dans le rituel se rapportant à d'autres catégories de divinités, comme les ancêtres là où il y a vraiment un culte des ancêtres, ou les *genii loci*, etc., on rencontre aussi toutes sortes de tabous, de sorte qu'on écrirait une monographie intéressante sous ce titre : Tabou et Culte des Ancêtres ; et ainsi de suite.

Je crois qu'il ne peut plus rester de confusion dans l'esprit du lecteur à propos de questions en définitive très simples quand on veut bien prendre les mots avec le sens qu'ils ont, et doivent garder, dans la terminologie spéciale à la science des religions. En fait, le flottement contre lequel je tâche de réagir persistera tant que la science des religions n'aura pas atteint un degré tel qu'on puisse publier un petit lexique donnant le sens précis de chaque terme employé¹. Je rappelle seulement la difficulté qu'il y a à définir le *héros civilisateur*, le *démon*, le *sacrifice*, etc., termes cependant indo-européens, et combien il y a de variétés de divinités ou de puissances divines.

V

Dans les pages qui précèdent, j'ai donné assez d'indications de méthode pour n'avoir plus à exposer, à propos de la critique malveillante² formulée par M. Toutain à l'égard

1) Tel le *Lexique des termes d'art*, d'Adeline (coll. Quantin).

2) M. Toutain a découvert trois « postulats » sur lesquels reposerait ce qu'il appelle, très étrangement, « la méthode d'exégèse mythologique fondée sur le totémisme » : 1° « L'organisation en clans totémiques est une forme sociale nécessairement antérieure, dans l'évolution de l'humanité, aux formes sociales qui caractérisaient les peuples de l'antiquité classique. » Personne n'a jamais dit cela, mais les ethnographes disent : « On rencontre l'organisation en clans totémiques chez des peuples dont la civilisation générale est le plus rudimentaire, relativement, et certains faits historiques font penser que certains peuples de l'antiquité classique avaient passé par ce stade d'organisation avant d'émerger dans l'histoire, c'est-à-dire pendant les périodes proto-historique et pré-historique » ; 2° « Tous les peuples, dans tous les pays du globe ont passé par le

de la méthode comparative, que des généralités¹.

La méthode historique se caractérise : 1° en ce qu'elle considère les phénomènes dans leur ordre chronologique ; 2° en ce qu'elle utilise des documents écrits ou figurés. La méthode comparative : 1° en ce qu'elle fait abstraction des conditions de temps et de lieu ; 2° en ce qu'elle utilise aussi le document oral. La méthode historique juxtapose, la méthode comparative compare. La première s'occupe des formes, la seconde des fonctions et des mécanismes. Le fait que

totémisme » ; M. Toutain « dérive tout aussitôt » ce deuxième postulat du premier, par quelles voies logiques, c'est ce que je ne vois pas ; en tout cas, si cette théorie a été soutenue sous une forme aussi absolue, elle est inadmissible ; mais M. Toutain devrait d'abord prouver, textes en mains, qu'elle l'a été, car chez Jevons, chez S. Reinach et *a fortiori* chez les autres partisans exagérés du totémisme, on rencontre souvent des réserves de détail ; 3° « Le totémisme est un système social et religieux dont les caractères essentiels sont parfaitement connus » ; certes ; je l'ai montré ci-dessus ; et j'appelle cela, non un postulat, mais une conquête importante de la science.

1) Il est nécessaire de relever au moins quelques-unes des nombreuses erreurs de fait commises par M. Toutain. C'est ainsi que toute l'argumentation des pp. 350-351 est proprement stupéfiante, depuis « En second lieu » jusqu'à « antiquité classique ». M. Toutain s'attaque à des adversaires soit morts et oubliés, soit inexistants. Il n'y a pas d'ethnologue qui « ose affirmer que le développement social et religieux s'est fait exactement *dans les mêmes conditions* (sic !) chez les Germains ou chez les Scandinaves et chez les Latins, chez les Celtes et chez les Grecs », car nous savons que les « conditions » n'étaient pas « les mêmes ». Puis viennent deux questions, aussi étranges, suivies de cette affirmation remarquable : « S'il est un résultat incontestable de la philologie comparée, c'est la démonstration de l'unité ethnographique, de la parenté originelle des divers peuples aryens. » Ceci, tel quel, est incompréhensible ; mais comme seule l'idée de M. Toutain m'importe, je rétablis d'abord les mots qu'il faut : « S'il est un résultat incontestable de la linguistique comparée, c'est la démonstration de l'unité ethnique, de la parenté originelle des divers peuples parlant des langues et des dialectes indo-européens. » Ainsi on obtient un sens, mais précisément contraire à la réalité. Pour être dans le vrai, il faut mettre un « non » devant « unité » et devant « parenté ». Je me contente de renvoyer M. Toutain aux travaux de M. A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 2^e éd., 1907 ; *La religion indo-européenne*, *Revue des Idées*, 15 août 1907 ; *Les peuples aryens*, *Revue de Paris*, 1907, etc., ainsi qu'à ceux de M. Deniker, *Races et Peuples de la Terre*, Paris, 1900 ; *Les races de l'Europe*, *Revue des Idées* du 15 déc. 1905, etc., sans compter que l'observation directe suffirait.

l'objet d'étude n'est pas le même dans les deux cas, prouve déjà la légitimité de l'une comme de l'autre méthodes.

La méthode historique fut la seule admise officiellement jusque vers le milieu du *xix^e* siècle, et c'est elle encore qui règne dans un grand nombre de travaux scientifiques. Cependant dès le *xviii^e* siècle, Montesquieu, De Brosses, Dupuis, etc., appliquèrent la méthode comparative à l'étude des mœurs et des institutions. Mais elle ne commença de s'élaborer dans le détail qu'après la constitution de la biologie. Essentiellement, notre méthode, de quelque nom qu'on l'appelle, est une application à la vie sociale de la méthode spéciale qui fut élaborée pour l'étude de la vie physique. Car les phénomènes auxquels nous avons affaire sont vivants, et ceux dont s'occupent les historiens sont morts. Mais ils vivaient d'abord ; et si l'on considère un phénomène passé dans son actualité, on ne peut l'étudier qu'avec la méthode biologique.

Si la zoologie et la botanique étudient des formes extérieures, et tenant compte des circonstances de temps et de lieu, les classent en conséquence, la biologie classe les êtres d'après leur structure interne et conclut que l'Infusoire est plus primitif et plus ancien que l'Homme, bien qu'ils vivent en contemporains. Cette classification s'appuie en même temps sur des sciences dont la méthode est historique, la géologie et la paléontologie, laquelle est l'archéologie des animaux et des végétaux. Il s'ensuit que le terme de méthode « paléontologique », proposé par M. S. Reinach, ne saurait être admis, mais devrait valoir à son inventeur la bienveillance de M. Toutain.

Mais de même que la biologie et la géologie (avec la paléontologie) concourent à un même but, à une classification des êtres d'après leurs caractères intrinsèques, de même l'anthropologie (au sens étendu des Anglais), l'ethnographie, la sociologie, bref toutes les sciences qui ont pour objet les manifestations de l'activité humaine, ont besoin à la fois de leur méthode propre et de la méthode historique.

En effet, on peut étudier une institution déterminée, par

exemple la famille, isolément de toutes les autres institutions, et déterminer ainsi son évolution propre ; mais chacun des stades par lesquels elle a passé est en relation avec un milieu déterminé, dont les éléments ont nécessairement agi sur cette institution ; ainsi l'étude de la famille chez les Grecs ne peut se faire qu'à l'aide de la méthode historique, *pour la partie descriptive* ; de même pour la famille dans toutes les autres civilisations. Mais *l'explication* de l'évolution de la famille grecque ne s'atteint qu'en comparant cette évolution à celle de la famille égyptienne, romaine, germanique, amérindienne, australienne, etc., parce que c'est ainsi seulement qu'on arrive à discerner quels sont les facteurs et les éléments locaux externes, et quels sont les éléments intrinsèques.

Quand donc on veut étudier les phénomènes sociaux, il faut les étudier à la fois localement, à l'aide de la méthode historique, et comparativement à l'aide de la méthode biologique, afin d'arriver à les classer dans des catégories « naturelles » : famille, genre, espèce.

Les appellations qu'on a données à notre méthode sont évidemment trompeuses et n'expriment en définitive que des nuances. Je préfère le qualificatif d'ethnographique pour rappeler que les populations « sauvages » vivantes entrent en ligne de compte, et non pas seulement celles civilisées, ou du passé ; M. Durkheim et son école préfèrent « sociologique » pour indiquer qu'il s'agit de phénomènes sociaux, collectifs, et de mécanismes. Cette école a prouvé dans plusieurs Mémoires, que l'usage de la « méthode sociologique » conduit en effet à des explications, au lieu de conduire seulement, comme la méthode historique, à des constatations.

Qu'on doive apprendre à se servir de la méthode comparative, qu'elle ait ses règles et ses limites, c'est ce que je suis loin de contester, on l'a vu : mais je ferai remarquer que les cas ne manquent pas d'historiens ayant eux-même abusé de leur propre méthode : tant vaut l'homme, tant vaut l'instrument. Et l'un de ces abus est commis précisément par

M. Toutain lorsqu'il suggère que les sauvages en général et surtout les « totémistes » pourraient bien n'être que des « dégénérés ».

Cette attitude fut celle de la Bible et des théologiens. Le P. van der Burgt, le P. Lagrange, le P. Guillaume Schmidt, de la Société du Verbe Divin et directeur de *l'Anthropos*, la plupart des missionnaires, quelques théoriciens aussi sont du même avis, qui ne saurait être le nôtre pour les raisons exposées ci-dessus à propos de la « primitivité » du totémisme. L'un et l'autre phénomènes, le progrès comme la décadence, sont évidemment « naturels », puisque tout être croît à partir du germe jusqu'à un sommet d'où ensuite il redescend. En matière de civilisation, le germe nous demeure à tout jamais inconnu ; dans quelques cas (Assyro-Babylonie¹, Égypte, Mexique, Pérou, etc.), nous pouvons suivre de près les mouvements ascendants et les mouvements descendants, et même découvrir parfois les moments d'apogée². Il va de soi qu'en cette matière, la seule méthode applicable, c'est la méthode historique, sauf pour *l'explication*, c'est-à-dire pour la détermination des forces³ qui ont agi dans un sens ou dans l'autre.

1) On trouvera un tableau tracé de main de maître, des oscillations culturelles de l'Assyro-Babylonie dès le début jusqu'à ce jour dans H. Winckler, *Die babylonische Geisteskultur*, Leipzig, 1907, pp. 13-41.

2) Je crois utile de signaler l'importance de la *théorie des mutations*, de De Vries, pour l'étude des civilisations et de leurs éléments.

3) Parmi ces forces, celles d'ordre psychologique sont fort importantes et la méthode historique ne pourrait les restituer pour l'antiquité ; elles sont au contraire un terrain de recherches accessible aux ethnographes et à la méthode comparative. L'élément psychologique joue un rôle considérable dans le totémisme. Cependant il n'a guère été analysé jusqu'ici. Les observateurs sont unanimes à reconnaître que tout membre du clan totémique *se sent lié à son totem par un lien spécial*, qui tient de la vénération, du respect, de l'adoration. Ce doit être quelque chose comme le sentiment qui lie des frères et des sœurs entre eux et à leurs parents, puisque le totem est à la fois ancêtre et frère de ceux dont il est le protecteur. A. C. Haddon nomme ce sentiment une « affinité mystique » (*Rep. Cambridge Exped. Torres Straits*, t. V, p. 184). Le totémisme implique donc une forme spéciale de la sensibilité ; il implique en outre une

Or, le mouvement ascendant ne peut être étudié qu'en lui-même; au lieu que l'apogée et le mouvement descendant, ayant un passé, doivent être comparés à lui et éclairés par lui. Quand donc on traite les « sauvages » ou les « totémistes » de « dégénérés », on se charge volontairement de *l'onus probandi*, puisqu'on s'engage par là à découvrir et à décrire le point de départ du mouvement descendant, c'est-à-dire l'apogée, puis le mouvement ascendant qui a précédé ce moment, et enfin à expliquer les raisons de cette double évolution. Que M. Toutain démontre de quelle forme de zoolâtrie, de quel système de consanguinité et de quel système matrimonial le totémisme est une dégénérescence, puis de quelles formes de début ces formes antérieures au totémisme sont elles-mêmes sorties, et qu'il nous explique le mécanisme de ces évolutions complexes : et nous tous qui nous occupons de totémisme, de religions et d'institutions à la fois historiquement et comparativement, nous lui saurons un gré infini de son œuvre.

En attendant, nous nous en tiendrons à une méthode et à des points de vue qui ont produit déjà, dans plusieurs directions, d'heureux résultats, nous souvenant que la linguistique comparée, le droit comparé, etc., eurent aussi à briser l'obstacle qu'on leur voulait opposer avec la « méthode historique ».

orientation intellectuelle spéciale, qui s'exprime par des catégories logiques propres et un système spécial de classification cosmologique; et enfin une technique spéciale, à la fois magico-religieuse, agricole et industrielle.

NOUVELLES PUBLICATIONS

- BEUZART (P.). Essai sur la théologie d'Irénée. Étude d'histoire des dogmes.
In-8. 4 fr. »
- BISSING (F. W. de). Sur l'histoire du verre en Égypte. In-8 . . . 1 fr. »
- BREUIL (H.). Les divisions du quaternaire ancien. In-8, fig. . . . 0 fr. 50
- CAGNAT (R.), de l'Institut. Figures d'impératrices romaines. In-18. 1 fr. 50
- CHENET (G.). Graffites figulins des Allieux et d'Avocourt (Meuse). In-8,
fig. 0 fr. 50
- CLERMONT-GANNEAU, de l'Institut. L'Aphrodite phénicienne de Paphos.
In-8, fig 0 fr. 50
- COLLIGNON (Max.), de l'Institut. Statuette féminine de style grec archaïque.
In-8, fig. et planche. 1 fr. 50
- DEONNA (W.). Sculptures grecques inédites. In-8, fig. 1 fr. 50
- DUSSAUD (René). Le Royaume de Hamat et de Lou'ouch au VIII^e siècle avant
J.-C. In-8, carte. 1 fr. 25
- Notes de mythologie syrienne. 2 fascicules in-8, fig. 7 fr. »
- GAIDOZ (H.). Du changement de sexe dans les contes celtiques. In-8. 1 fr. »
- MATIGNON (Le docteur J.-J.). Moukden et ses tombes. In-18, fig. 2 fr. »
- MÉLY (F. de). L'Autel d'Avenas (Rhône) et le chronogramme de son inscrip-
tion. In-8, fig. 1 fr. »
- MILLET (Gabriel). Byzance et non l'Orient. In-8, fig. et planche. . 1 fr. 50
- MORET (Alexandre). L'immortalité de l'âme et la sanction morale dans l'Égypte
ancienne. In-18 1 fr. 50
- POTTIER (E.). Le problème de l'art dorien. In-18, fig. 2 fr. »
- REINACH (Salomon). L'idée du péché originel. In-18 1 fr. »
- REINACH (Salomon). Une ordalie par le poison à Rome et l'affaire des Baccha-
nales. In-8 1 fr. »
- SEGERSTEDT (M. T.). Les Asuras dans la religion védique. In-8. 2 fr. 50
- TOUTAIN (J.). L'histoire des religions et le totémisme à propos d'un livre
récent. In-8 1 fr. »
- VALLOIS (R.). Étude sur les formes architecturales dans les peintures de vases
grecs. In-8, fig. 2 fr. »
- VASSITS (Dr Miloje). Statuettes en terre cuite de Zuto Brdo en Serbie.
In-8, fig. 0 fr. 50

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

Salomon Reinach, de l'Institut
CULTES, MYTHES ET RELIGIONS

3 volumes in-8. Chacun..... 7 fr. 50

E. Amélineau
**PROLÉGOMÈNES A L'ÉTUDE
DE LA RELIGION ÉGYPTIENNE**
Essai sur la mythologie de l'Égypte
In-8..... 12 fr. »

O. Houdas
L'ISLAMISME
Nouvelle édition. — In-18..... 3 fr. 50

Jean Réville
LES ORIGINES DE L'EUCHARISTIE
(Messe, Sainte Cène)
In-8..... 3 fr. 50

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET
1908. 2 vol. in-18, illustrés. — Chacun.... 3 fr. 50

Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet. Tomes XXIII, XXIV.

F. Cumont
LES RELIGIONS ORIENTALES DANS LE PAGANISME ROMAIN
Six conférences au Collège de France
In-18..... 3 fr. 50

Ed. Naville
LA RELIGION DES ANCIENS ÉGYPTIENS
Six conférences au Collège de France
In-18..... 3 fr. 50

Sepher ha Zohar
LE LIVRE DE LA SPLENDEUR
Doctrines ésotériques des Israélites. Traduit avec notes, par JEAN DE PAULY
TOME II. In-8..... 20 fr. »

F. Pérot
LE FOLK-LORE DU BOURBONNAIS
In-18..... 5 fr. »

Achille Millien
CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DU NIVERNAIS
Recueillis et classés. Avec les airs notés, par J. G. PÉNAVIER.
TOME SECOND. Chansons anecdotiques. In-8..... 15 fr. »